KEELEY Lawrence H., *Les Guerres préhistoriques*
(traduction de *War before Civilization* par Jocelyne de
Pass et Jérôme Bodin), Éditions du Rocher, Paris,
2002, 354 p., bibl., index, cartes

Vincent Chamussy

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/jsa/926>

DOI : 10.4000/jsa.926

ISSN : 1957-7842

Éditeur

Société des américanistes

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2003

Pagination : 236-240

ISSN : 0037-9174

Référence électronique

Vincent Chamussy, « KEELEY Lawrence H., *Les Guerres préhistoriques* (traduction de *War before Civilization* par Jocelyne de Pass et Jérôme Bodin), Éditions du Rocher, Paris, 2002, 354 p., bibl., index, cartes », *Journal de la Société des américanistes* [En ligne], 89-1 | 2003, mis en ligne le 17 novembre 2005, consulté le 03 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/jsa/926> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jsa.926>

Ce document a été généré automatiquement le 3 septembre 2022.

Tous droits réservés

KEELEY Lawrence H., *Les Guerres préhistoriques* (traduction de *War before Civilization* par Jocelyne de Pass et Jérôme Bodin), Éditions du Rocher, Paris, 2002, 354 p., bibl., index, cartes

Vincent Chamussy

- 1 Il en va de la guerre primitive et/ou préhistorique comme de beaucoup de domaines étudiés par les scientifiques : l'idée dominante est régulièrement contestée par une nouvelle mode qui tient le haut du pavé pendant une décennie ou deux, avant d'être elle-même remplacée par une nouvelle idée, ou par la première remise au goût du jour. La thèse assez généralement admise jusqu'au début des années 1990, selon laquelle les sociétés dites « primitives » ou « préhistoriques » étaient pacifiques, est désormais battue en brèche par une série d'études et de publications dont les auteurs adoptent tous un point de vue « néo-hobbesien » selon lequel ces sociétés n'étaient pas moins violentes et guerrières que nos sociétés modernes¹.
- 2 Les découvertes de charniers contenant de nombreuses victimes de massacres comme celui de Djebel Sahaba en Nubie égyptienne, qui remonte à la fin du Paléolithique, ou ceux d'Offnet et de Talheim en Allemagne, ou encore de Fontbrégoua en France du sud-est, qui datent du Néolithique, ont contribué à répandre cette idée. La période « pré-Contact » des États-Unis n'est pas en reste avec les traces de massacre de Norris Farm, Illinois central (XIII^e siècle), ou de Crew Creek, Dakota du Sud (XIV^e siècle). Si, à l'appui de cette thèse, les monographies relatives à une période précise ou à une région déterminée sont nombreuses (en général l'Europe mésolithique et néolithique et l'Ouest américain), les études synthétiques sont plus rares. *War before Civilization*, paru en 1996 et qui a connu un grand succès aux États-Unis et en Angleterre, vient combler cette lacune. Son auteur,

Lawrence Keeley, professeur d'anthropologie à Chicago, a fouillé des sites néolithiques en Belgique ainsi que des sites d'Indiens sédentaires « pré-Contact » sur la côte nord-ouest des États-Unis. L'intérêt, suscité par l'ouvrage original ainsi que la vigueur avec laquelle l'auteur y défendait sa position, justifiait largement qu'il fût traduit en français.

- 3 Quelques erreurs d'impression (p. 271, note 38, lire « Ferguson 1984a et b » au lieu de « 1922a et b » ; même erreur note 39) et de traduction (p. 202, on trouve « pillers » au lieu de « pillards » ; p. 249, « anthropologiste » au lieu de « anthropologue » ; à la page 196, il convient de comprendre que la population des Maricopa est passée de trois mille à quatre cents âmes, et non à quatre mille âmes, ce qui rend le texte incompréhensible) ne gâtent pas vraiment l'intérêt du volume. On regrettera cependant que le lecteur francophone soit privé, sans doute pour des raisons d'économie, des illustrations photographiques car ces clichés se rapportent directement au texte. Le plus parlant d'entre eux, qui représente une scène de bataille chez les Danis de Nouvelle-Zélande, est heureusement repris dans le livre de Guilaine et Zamit (planche 3).
- 4 Disons d'abord que le titre pose un problème, aussi bien dans sa version anglaise que dans sa traduction. En effet, l'auteur a de l'histoire, et donc de la préhistoire, une conception restrictive, la première naissant seulement à ses yeux avec l'apparition de l'écriture. « Before Civilization » renvoie aux « sociétés primitives » qu'il définit comme les sociétés « d'avant l'écriture », ou « sociétés prélettrées » ou encore « pré-étatiques ». C'est là une position que les américanistes accepteront difficilement, d'autant plus que Keeley ne considère comme véritable État, parmi les sociétés précolombiennes, que les Aztèques. On pourra également lui reprocher de ne pas définir clairement ce qu'il entend par « guerre primitive », ce qui l'amène à assimiler automatiquement les guerres tribales préhistoriques et celles relevées par l'ethnographie. Par ailleurs, la quasi-totalité des sociétés « préhistoriques » qu'il étudie sont des sociétés agricoles, donc déjà parvenues à un certain degré de complexité sociale. Les références aux chasseurs-cueilleurs, elles, sont pratiquement absentes, ce qui est très limitatif, puisque précisément les positions « hobbesienne » ou « rousseauiste » sur le thème se réfèrent à ces dernières. Pour les chasseurs-cueilleurs, l'auteur pose, il est vrai, le problème de la difficulté de prouver la présence ou l'absence de guerre, faute des deux principaux témoins matériels de son existence (fortifications et sépultures). « Absence de preuve n'est pas preuve de l'absence » et, inversement, on ne peut pas en déduire, comme le fait Keeley, que la guerre existait.
- 5 La thèse principale de l'ouvrage est que la guerre dans les sociétés primitives était plus fréquente, plus destructrice et plus violente que la guerre moderne, que l'homicide était largement pratiqué : « tous les témoignages confirment la pratique de l'homicide depuis l'apparition de l'homme moderne et les traces de l'activité guerrière sont archéologiquement décelables partout depuis dix mille ans » (p. 115). Au passage, est rejetée la thèse de Ferguson selon laquelle les massacres dans les sociétés primitives seraient dus au contact avec les Européens ou d'autres civilisations. Entre le mythe de l'âge d'or et celui du progrès perpétuel, entre les néo-rousseauistes et les néo-hobbesiens, l'auteur choisit donc clairement son camp.
- 6 Keeley commence par critiquer fermement la position de deux polémologues nord-américains des années 1950, Quincy Wright et Harry Turney-High, selon lesquels la guerre primitive était un aimable jeu, un passe-temps peu dangereux. Remarquons que l'auteur s'est facilité la critique en prenant pour cibles des auteurs aussi extrémistes et en omettant de passer en revue les œuvres d'anthropologues comme Service, Cohen,

Sahlins, surtout Carneiro et Hass, pourtant adeptes d'un « passé pacifié », du moins chez les chasseurs-cueilleurs. Il est vrai que les recherches de ces derniers étaient axées sur le passage des sociétés de chasseurs-cueilleurs aux sociétés complexes alors que, comme nous l'avons vu, l'auteur évoque à peine les premières. Sa critique est dure aussi pour les préhistoriens : « les préhistoriens n'ont cessé « d'angéliser » le passé humain », par action ou par omission ; « l'implication est évidente : le phénomène « guerre » est inconnu ou insignifiant avant l'apparition de la civilisation » (p. 45). D'après Keeley, les archéologues, ingénus, sont tombés dans le piège des anthropologues idéalistes et néorousseauistes (p. 49). Cependant, sa démonstration a le mérite de rejeter tout évolutionnisme néo-darwinien en posant que « les peuples primitifs et préhistoriques étaient aussi intelligents, aussi moralement ambigus et aussi complexes psychologiquement que [les peuples modernes] » (p. 250), ce qui n'est pas tout à fait la position des anthropologues néo-évolutionnistes cités plus haut.

- 7 Pour défendre sa position, l'auteur met en avant divers critères (fréquence de l'activité guerrière, taux de mobilisation, taux d'attrition², taux de morts par combat, taux de morts annuels par type de sociétés), en prenant surtout ses exemples dans les guerres modernes (les deux guerres mondiales, celle du Vietnam, etc.), ethnologiques (dans toutes les parties du monde) et historiques (Grèce, Rome, guerres napoléoniennes, etc.). Le premier intérêt de l'étude tient sans doute à l'imposant travail de compilation de la documentation utilisée, aux très nombreuses données chiffrées, aux statistiques que l'auteur a réussi à rassembler ou à construire et à présenter sous forme de graphiques clairs, mais aussi à la justesse de la plupart des arguments avancés. La somme de connaissances réunies est encyclopédique, et on ressort convaincu, si on ne l'était pas déjà, que, un peu partout dans le monde et au moins depuis le Néolithique, la violence et la guerre ont fait partie du quotidien des peuples et que, en matière de raffinement dans la cruauté, notre époque moderne n'a rien inventé. Le passage le plus fort de sa démonstration est évidemment celui où il s'appuie sur ses propres données de fouille. Mais on est déjà au Néolithique et les populations concernées sont toutes agricoles.
- 8 D'où viennent finalement l'agacement et le sentiment diffus d'insatisfaction que l'on éprouve à la lecture de l'ouvrage ? D'abord peut-être du fait que l'on reste un peu sur sa faim en ce qui concerne les causes de la guerre. L'auteur démontre certes que la guerre a existé de tous temps, au moins depuis la sédentarisation, mais il demeure flou sur les raisons de la violence : les causes véritables semblent éludées, et Keeley ne prend pas partie entre les diverses théories qui existent sur ce point³. Qu'est-ce qui explique le mieux l'existence des « chiens de guerre » (p. 54) et autres « pommes pourries » (p. 193) ? Des facteurs d'ordre sociologique et biologique ou bien d'ordre économique ? Keeley ne choisit pas vraiment, même si la cause économique semble souvent avoir sa faveur : « les motifs et les objectifs de la guerre des États et des non-États sont substantiellement les mêmes et [...] les raisons économiques prédominent dans les deux catégories » écrit-il (p. 177). Cependant, il met aussi en avant des raisons d'ordre biologique et sociologique comme le prouve cet extrait : « l'état de guerre n'est pas une dénégation de la capacité de l'être humain à coopérer socialement mais l'expression la plus destructrice de cette capacité » (p. 234). Ce serait donc la capacité innée de l'homme à coopérer socialement, sa sociabilité dans ses excès, qui imposerait l'agressivité et la guerre... Pour reprendre la comparaison de l'auteur, ce n'est pas notre « hardware », c'est la façon dont nous sommes « programmés » qui nous impose notre conduite, ce qu'il appelle le « stimulus social et environnemental ». C'est un peu revenir au débat entre culture et nature, ou entre acquis et inné, et aux positions antagonistes de Leroi-Gourhan et de Clastres. On ne peut pas

vraiment dire que ce livre nous fasse progresser dans ce débat ; on reste dans l'anecdotique ; des digressions fréquentes nuisent au fil du raisonnement, et le flou des arguments ne permet pas d'aller plus loin dans la recherche des racines profondes de la violence et de la guerre.

- 9 Par ailleurs, l'usage immodéré de comparaisons entre sociétés ou populations peu ou non comparables finit par nuire à la crédibilité de l'ouvrage. Qu'on en juge par ces quelques exemples. Dès l'introduction (p. 14), l'auteur compare le pourcentage de morts violentes dans un village préhistorique californien qu'il a fouillé et celui des Américains et des Européens pendant tout le xx^e siècle... Comment également comparer (p. 60 et note 10, p. 272) les taux de mortalité de la guerre du Vietnam (Américains et Vietnamiens réunis) et les taux d'homicides chez les Gebisi, une société de 450 personnes vivant dans les basses terres du Centre-Sud de la Nouvelle Guinée ? Et cela culmine avec l'affirmation de la page 148 : « 100 millions d'êtres humains sont morts des conséquences multiples et variées liées à la guerre [...] au cours du xx^e siècle. Ce chiffre est *vingt fois inférieur*⁴ aux pertes qu'aurait subies la population du monde si ce dernier était encore organisé en bandes, tribus et chefferies ». Enfin, et dans le même ordre d'idées, la généralisation sur laquelle Keeley appuie tout son raisonnement – « à de très rares exceptions près, l'écrasante majorité des sociétés humaines connues (90 à 95%) se sont livrées à cette activité [la guerre] » (p. 57) – n'est-elle pas trop rapide ? Sous la plume de l'auteur, l'expression « sociétés humaines connues » se réfère, il faut le rappeler, aux sociétés historiques et ethnologiques et aux rares sociétés préhistoriques pour lesquelles des témoins matériels prouvent qu'elles ont pratiqué la guerre. Est ainsi laissée de côté l'immense majorité des sociétés préhistoriques.
- 10 L'ouvrage se termine sur un vibrant plaidoyer en faveur d'un « plus » de civilisation, mais il est entaché par des réflexions moralisantes hors de propos et parfois ingénues, comme celle de proposer « de traiter nos partenaires commerciaux les plus proches avec des égards particuliers » pour éviter les conflits (p. 262) !

NOTES

1. Voir en particulier l'excellent livre de Jean Guilaine et Jean Zammit, 2001, *Le sentier de la guerre*, ou le point de vue, déjà plus ancien, de Pierre Clastres, *Archéologie de la violence. La guerre dans les sociétés primitives*. Du côté nord-américain on pourrait citer, par exemple, George Millner *et al.*, « Warfare in Late Prehistoric West Central Illinois », *American Antiquity*, 56 (4), 1991, pp. 581-603.

2. Par « taux d'attrition » il faut entendre le rapport du nombre de personnes tuées ou blessées au nombre total de combattants.

3. Hass définit bien dans l'introduction de *The Anthropology of War* (1990), les trois écoles de pensée : matérialiste/écologique, représentée par B. Ferguson, R. Carneiro et lui-même, bioculturelle défendue par N. Chagnon et R. Dyson-Hudson, historique enfin avec C. Robarchek, T. Gibson, T. Gregor et N. Whitehead.

4. Souligné dans le texte.

AUTEURS

VINCENT CHAMUSSY

Doctorant, Université de Paris I